

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE DUC DE KANDOS

#### TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

#### XVI — OU LE DUC FAIT CONNAÎTRE SA VOLONTÉ

— Veuillez vous asseoir, dit le duc à celui qu'il prenait pour son fils. Nous avons à causer sérieusement et longuement.

Cuchillo prit un siège et se plaça près du vicillard, attendant avec une certaine inquiétude ce qu'il allait apprendre.

En face de Jeanne et d'Annette, il avait fini par conquérir une certaine aisance.

Ces deux frais visages, dont l'un le charmait, ne lui inspiraient plus, depuis longtemps, le malaise et l'embarras qu'il ressentait toujours, malgré lui, en face de cet homme aveugle, dont l'aspect le glaçait et l'intimidait plus que s'il avait été dans la plénitude de ses forces.

Ces yeux éteints, fixés sur lui, par moments, l'épouvantaient.

— Je suis à vos ordres, dit-il.

Il y eut un silence.

Le duc préparait évidemment son discours, et Cuchillo, sentant qu'il s'agissait d'une question grave, se mettait sur ses gardes et s'armait de tout son sang-froid.

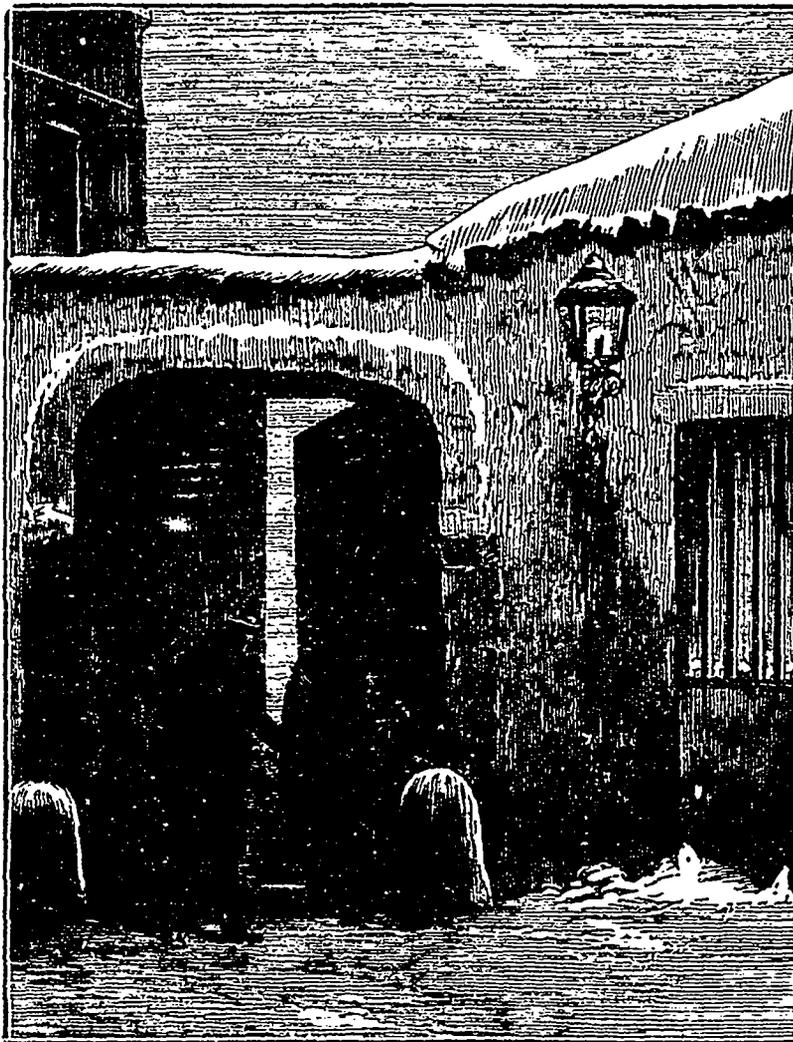
— Mon fils, reprit enfin le duc d'un ton solennel, vous m'avez trouvé souvent sévère et même dur à votre égard. Vous n'êtes pas le seul... Mais je crois, moi, avoir été simplement juste; je crois avoir rempli mon devoir, tout mon devoir envers vous...

— Je ne me plains pas, interrompit Cuchillo; je sais com-

bien mes torts, ma jeunesse orageuse, les fautes que j'ai commises... mes...

— C'est bien, interrompit le vicillard. Je suis heureux de vous entendre parler ainsi.

Il y eut un court silence.



Sur le seuil de la porte, Cuchillo se trouva en face de Louis Clermont.

— J'ai remarqué, du reste, reprit le duc, depuis votre retour, un changement considérable en vous et dont je vous félicite. Vous semblez être devenu, enfin, un homme sérieux, comprenant la vie et ses devoirs, vous travaillez avec zèle, avec intelligence... C'est une véritable transformation, une sorte de miracle...

— J'espère vous contenter toujours ainsi... du moins j'y ferai tous mes efforts...

Le duc eut un sourire un peu amer.

— Oh! je ne m'en attribue pas le mérite, dit-il lentement; ou, plutôt, je n'attribue pas au seul sentiment du respect filial, ce grand changement que je remarque en vous.

— Mon père... je vous assure...

— Laissez-moi parler. Il se recueillit.

— Tant que j'ai été seul, tant que, seul, j'ai essayé d'agir sur vous, je n'ai rien obtenu. Vous cédez évidemment, depuis votre retour, à une

influence; vous obéissez à un autre pouvoir que le mien.

Cuchillo le regarda avec inquiétude.

Que voulait-il dire?

À qui pensait-il?

— Bien qu'aveugle, j'y vois clair, allez! Je connais les hommes et la vie.

— Jo ne vous comprends pas bien.

— Il y a ici, près de vous, quelqu'un...

— Qui donc, demanda vivement Cuchillo.

Il pensait à Louis Clermont.

Il craignait que le duo n'eût découvert une partie de la vérité, en ce qui concernait son complice.

— Quelqu'un, reprit M. de Kaudos, sans répondre directement à la question, dont l'action bienfaisante n'a cessé de se faire sentir autour de moi depuis quelques années.

Il leva ses yeux éteints vers le plafond.

Evidemment ces paroles ne pouvaient plus s'appliquer à Louis Clermont, et cela rassura, à demi, l'ex-gaücho.

— C'est à cette personne que je dois cet achèvement vers le bien, qui me frappe en vous, et que toute mon autorité eût été aujourd'hui, comme elle l'a été autrefois, impuissante à obtenir.

— J'ignore de qui vous voulez parler, fit Cuchillo.

— Ce n'est point de votre fille, répliqua le duo avec un retour de dureté.

Cuchillo tressaillit.

— Annette, la pauvre enfant, pas plus que son grand-père, n'avait trouvé et n'eût trouvé probablement le chemin de votre cœur. Vous l'avez abandonnée sans remords, et pendant seize ans, vous n'avez rien fait pour la retrouver. Un mauvais fils devait être un mauvais père... cela était logique... cela est écrit.

— Je reconnais mes torts, et je les regrette... Je fais de mon mieux... pour les racheter, balbutia Cuchillo.

Il ne savait où tendait cette conversation et voyait s'assombrir le front de son interlocuteur.

Le duo secoua la tête, comme pour en chasser une idée importune, et reprit :

— La personne à qui je dois votre conversion, est mademoiselle de Léon, celle que l'on appelle la « Petite Fée. » C'est une sainte !... dit-il d'un ton adouci et enthousiaste à la fois. Elle m'a fait goûter les seules joies que je pouvais goûter dans ma situation, et je sais, j'ai constaté, qu'elle rendait tout bon ce qu'elle touchait.

— Mlle de Léon, en effet, est une noble et charmante jeune fille, répondit Cuchillo avec une émotion sincère.

Le duo approuva d'un mouvement de tête et se tut un instant, puis il reprit sur un ton plus bienveillant :

— Mon fils, je suis vieux, très-vieux, plus vieux que mon âge et que ne le croient ceux qui m'entourent. Je sens, en moi, le travail de la destruction finale, et je ne me fais pas d'illusion sur le nombre des jours qui me sont comptés.

« Avant peu, sans doute, je partirai, vous laissant seul à la tête de cette fortune que j'ai orée, augmentée, et qui doit appartenir, après vous, à Annette, comme elle vous appartiendra après ma mort.

« Or, je ne suis pas sans inquiétude à cet égard. Je crains que cela ne vous grise, et que le vieil homme reprenant le dessus, vous ne recommenciez cette vie de désordre qui a été, pendant plus de vingt ans, mon calvaire et ma honte...

— Jo vous jure...

— Je voudrais donc, poursuivit le père, sans écouter l'interruption, prendre mes précautions et vous assurer vous-même contre vos faiblesses et vos mauvais instincts ; en un mot, je voudrais avoir la certitude que la guérison commencée deviendra complète, qu'il n'y aura pas de rechute de votre part.

— Où veut-il en venir ? se demanda Cuchillo très-inquiet.

Il reprit tout haut :

— Comment vous donner cette certitude ?

— Jo vais vous le faire connaître. Je n'ai pas confiance en vous, en vous seul. Vous n'êtes peut être pas méchant, mais vous êtes faible, à coup sûr, esclave de vos passions... Il faut auprès de vous un guide, un maître, un être capable de vous contenir, de vous diriger, de vous maintenir dans la bonne voie.

Il se recueillit encore une seconde.

— Vous êtes veuf, maintenant. Un an s'est écoulé depuis la mort de votre première femme. Vous pouvez vous remarier... et je pense que vous accepterez la femme que je vous ai choisie.

Cuchillo s'était levé.

— Celle-là, je l'espère, j'en suis sûr, réparera le mal que l'autre a fait.

— Un mariage ! balbutia Cuchillo, au comble de la surprise.

— Que j'exige, oui, mon fils. Et je suppose que, cette fois, vous obéirez.

Cuchillo ne vit qu'une chose :

On allait le séparer de Mlle de Léon.

Certes, il ne songeait pas à l'épouser ; mais tant qu'il était libre, elle lui paraissait moins loin.

— Vous vous taisez ? reprit sévèrement le duo.

Il fronça ses sourcils épais.

— Allez-vous me résister, encore une fois, et me suis-je pé sur votre compte ?

— Mais, mon père... je m'attendais si peu... je comptais rester près de vous...

— Vous y resterez. La femme que je vous choisie... c'est Mlle de Léon.

Cuchillo devint blanc comme un mort, mais le duo ne voyait rien.

— Elle est pauvre. Je le sais ! Mais elle m'a rendu mon fils, et, depuis longtemps déjà, elle est l'amie, la mère d'Annette, qui l'adore. Cela vaut une dot.

Maintenant, il parlait avec une certaine chaleur.

— On m'a reproché d'être avare. Vous voyez, pourtant, mon fils, qu'il y a des choses que je mets au-dessus de l'argent : votre salut et le bonheur de ma petite-fille. Jeanne est la seule personne en qui j'aie une confiance absolue... Elle est jeune encore, mais elle est sage et ferme. Elle est jolie, dit-on, car je ne l'ai vu, il y a longtemps, que toute enfant.

Il poussa un profond soupir.

— A présent, d'éternelles ténèbres me cachent son visage.

— Elle est d'une beauté adorable ! s'écria Cuchillo.

— Tant mieux ! fit le duo. Mais elle a plus que cette beauté ; elle a un grand cœur, une grande volonté, toutes les vertus qui font l'honnête femme. En vous la donnant, — si elle y consent, ce que j'espère, — il me semble que je place un bon ange auprès de vous, qui achevera l'œuvre commencée de votre régénération.

« C'est à elle seule, je vous l'ai dit, que j'attribue la transformation que je remarque en vous. Je lui dois donc beaucoup beaucoup plus que je ne pourrais jamais lui payer.

« Aux yeux du monde, je m'acquitte, en la faisant marquer, aujourd'hui ; du reste, demain ; à mes yeux, je suis et je serai toujours son débiteur ; et, tout à l'heure, en lui demandant de vous accepter pour époux, malgré votre passé, ce sera un dernier service, et le plus grand que je solliciterai de son cœur, de son dévouement inépuisable.

Il s'arrêta.

— Vous m'avez entendu ? reprit-il plus lentement.

—Oui, mon père, balbutia Cuchillo, chez qui la pâleur avait fait place à une vive rougeur, et profondément bouleversé.

—Je ne vous demande point de réponse : ce serait admettre qu'elle peut être négative, et je ne l'admets point. Je vous ai fait connaître ma volonté. Je vous défends d'en rien dire à Mlle de Léon, avant que je lui en aie parlé. Mais je la connais assez pour savoir qu'elle cédera à la prière d'un vieillard et d'un père inquiet sur l'avenir des siens.

Il s'interrompit de nouveau pour reprendre un accent plus solennel et presque menaçant.

—Seulement, si elle était malheureuse par votre faute... croyez bien que la malédiction paternelle vous poursuivrait, et que le ciel lui-même m'aiderait à punir ce crime !

« Maintenant, laissez-moi, mon fils, ajouta-t-il d'un ton plus doux, et attendez mes ordres ultérieurs.

Cuchillo sortit chancelant.

## XVII

## MADEMOISELLE DE LÉON

« Monsieur le marquis,

« Excusez, je vous prie, cette lettre écrite à la hâte ; mais je suis encore toute bouleversée de ce qui vient de se passer.

« Je le prévoyais si peu !

« M. le duc m'a fait appeler près de lui, et là il m'a dit... ce qu'il vous avait dit à vous-même, une heure auparavant.

« Comme vous, monsieur le marquis, prise à l'improviste, devant son insistance et ses prières, je n'ai su que répondre.

« Je comprends que vous n'ayez pas osé refuser franchement, nettement ; — cela vous eût définitivement fermé le cœur d'un vieillard, d'un père, qui a assez souffert, et dont je connais l'inébranlable volonté.

« Vous avez bien fait.

« Vous devez rester près de lui, conserver l'estime et l'affection que vous avez reconquise, vous montrer soumis à ses ordres, à ses désirs.

« Rassurez-vous, pourtant.

« Ce mariage impossible n'aura pas lieu.

« Cela ne se doit pas, et je ne le veux pas.

« Je suis restée pre-que sans voix et sans force devant M. le duc ; mais je trouverai un moyen, un moyen quelconque, d'empêcher l'accomplissement d'un acte auquel je ne consentirai jamais.

« Vous, monsieur le marquis, gardez, je vous en conjure, un rôle passif, et laissez-moi agir.

« Oh ! je ne me pardonnerais pas, après avoir cru que je vous rendais votre famille, d'être la cause, même involontaire, même désespérée, d'une nouvelle rupture entre le père et le fils !

« Je serais déjà partie... si je ne craignais de porter un coup oruel à ce vieillard que j'aime et qui m'aime.

« Je chercherai...

« Et, s'il le faut, dans cette circonstance que je n'ai pas créée, je saurai, si j'y suis contrainte, braver sa colère, au besoin m'exposer à sa malédiction...

« Après tout, puisque vous êtes là, ainsi qu'Annette, il n'a plus besoin de moi, et il m'oubliera bien vite.

« Ce n'est que pour lui, ce n'est que pour vous que j'hésite, et que je souffre, comme je n'ai jamais souffert.

« Pourvu que vous lui restiez... n'est-ce pas l'important.

« Il n'y a qu'avec l'honneur et la fierté que l'on ne puisse composer.

« Comptez donc sur moi.

« Je ferai le nécessaire, à moi seule !

« Je ne demande que le délai d'en trouver les moyens les moins douloureux pour M. le duc.

« JEANNE DE LÉON. »

—Elle me hait donc ! Elle me méprise donc ! s'écria Cuchillo, après avoir lu cette lettre, et des larmes remplirent ses yeux.

Certes, il n'avait jamais songé, nous l'avons dit, qu'il pût épouser Mlle de Léon.

Il se sentait indigné d'elle, et l'acte par lequel il se serait uni à la jeune fille, quand il avait son sang-froid, lui paraissait odieux.

En entendant la proposition de mariage faite par le duc, il avait ressenti une telle surprise, une telle commotion morale, qu'il ignorait même ce qu'il pensait et voulait,

En lisant la lettre par laquelle Jeanne lui disait qu'elle ne serait jamais sa femme, il éprouva, tout à coup, un si violent déchirement du cœur, un désespoir si aigu, qu'on aurait dit qu'il avait toujours rêvé, espéré ce mariage.

Au moment où elle lui criait :

—Je ne serai point votre femme !

L'état de son cœur se révéla à lui, avec la violence qui caractérisait sa nature passionnée et toute de premier mouvement.

Renoncer à elle lui parut affeux.

Rien n'était changé, puisqu'il n'avait jamais voulu entrevoir, même en rêve, qu'il pût être, un jour, son mari, et pourtant tout lui sembla perdu.

—Elle ne m'aime pas ! Elle ne m'aime plus !

« Elle me connaît, à présent, et je lui fais horreur ! se répétait-il.

Et, chaque fois qu'il prononçait ces mots, il croyait que son cœur se gonflait dans sa poitrine à la faire éclater.

Il sortit dans la campagne, emporté par la fièvre, cherchant le mouvement physique pour calmer son agitation intérieure, fuyant, pour ainsi dire, devant l'âpre douleur qui le tenaillait.

Pendant deux heures il marcha, allant, venant, n'osant rentrer dans cette maison où elle était, craignant de la rencontrer, d'entendre sa voix, pensant :

—C'est fini ! Je ne la verrai plus. Je ne dois plus la voir... Je lui cause de l'horreur... Elle va partir... Elle partira ! !

Tout à coup il s'arrêta.

—Si elle était partie !

Alors sans transition, comme un fou, en courant, il revint au château.

Sur le seuil de la porte, il se trouva en face de Louis Clermont.

—Où est-elle ? demanda Cuchillo d'une voix altérée.

—Qui ça ?

—Jeanne !

—Je n'en sais rien, dit Clermont... Dans sa chambre, je suppose... Qu'avez-vous donc, monsieur le marquis ?

—Elle n'est pas partie ?

—Partie ! Pourquoi ? Où ça ? répliqua le faux Bernard, qui ne savait rien.

« Qu'est-ce qu'il y a ? qu'as-tu ? reprit-il à voix basse, stupéfait et inquiet de l'aspect bouleversé de son complice.

— Ah ! laisse-moi ! — fit ce dernier, en le repoussant avec violence.

Il s'élança dans l'escalier qu'il gravit en deux onjambées, gagna le corridor, ouvrit la porte de la chambre de Mlle de Léon, sans savoir ce qu'il faisait.

Elle était là !

Debout devant la cheminée, où flambait un feu vif, elle tenait à la main le cahier que nous connaissons bien, ce cahier qui renfermait ses pensées intimes et l'aveu de son amour romantique, prête à le jeter dans la flamme, à en détruire tout souvenir en elle-même !

Elle était fort pâle, et ses grands yeux, cerclés de brun, annonçaient combien elle était cruellement atteinte.

Au bruit que fit Couchillo, en repoussant la porte derrière lui, elle se retourna et l'aperçut.

A sa vue, elle cacha précipitamment le cahier qu'elle avait ouvert pour y jeter un dernier regard, et resta muette, les yeux baissés, secouée par une visible palpitation.

— Jeanne ! s'écria Couchillo, oubliant tout, cédant à l'impulsion de son tempérament sanguin, ne sachant plus qu'une chose, c'est qu'il l'aimait et ne voulait pas la perdre.

— Jeanne, répéta-t-il, est-ce que vous allez partir ? Est-ce que vous me haïssez ? Est-ce que vous me méprisez ?

— Monsieur le marquis, répliqua la jeune fille, en essayant d'affermir sa voix, pourquoi me dites-vous cela ?

— C'est votre lettre... Cette lettre cruelle, impitoyable, qui le dit, répondit le faux marquis.

— Non, non, interrompit Jeanne. La lettre ne dit pas cela, et je vous ai montré assez... toute... l'estime que je ressens pour vous... Il ne s'agit pas de mes sentiments... à votre égard... Il s'agit d'un mariage... impossible...

— Pourquoi impossible ? Parce que je vous fais horreur... parce que ma vie, ma conduite, mon passé... tout vous éloigne de moi... ?

— Ce n'est pas cela, je vous le jure !

— Alors je ne comprends pas ! Oh ! si vous m'aimiez... comme je vous aime, moi, vous ne parleriez pas de fuir cette maison, pour me fuir ! C'est vous qui m'y avez introduit, et c'est moi qui vous en chasse !... Et vous avez osé que j'y consentirais... que je l'accepterais ! Allons donc ! C'est moi qui partirai. Je le dois !

— Vous resterez, je le veux ! s'écria-t-elle avec un accent de tendresse, qui s'échappa, malgré elle, du plus profond de son cœur.

— Alors, dites-moi pourquoi cette idée de devenir ma femme vous cause une telle horreur...

— Ce n'est pas de l'horreur ! interrompit elle faiblement.

Il s'était rapproché d'elle.

Il lui avait saisi les mains et les pressait avec force, essayant de lire dans ses yeux qui se baissaient et se cachaient sous leurs longues paupières.

— Jeanne, dites-moi que vous ne me haïssez pas !

— Ne le savez-vous pas ? fit elle.

— Oh ! merçi !

Il lui baisait les mains avec une sorte de transport.

Elle essaya de se dégager, n'y put parvenir... le voulant peut-être, mais ne le désirant pas, à coup sûr.

— Ecoutez, reprit elle, enfin, avec plus d'énergie, je ne puis être votre femme.

— Parce que je suis indigne de vous !...

— Non. Ce n'est pas de votre côté qu'est l'obstacle, c'est du

mien. Je suis l'obligée du duc. Je suis orpheline. Je suis pauvre. L'honneur et la fierté me font un devoir de refuser ce mariage, avec le fils de la maison, noble et riche...

— Qu'importe ?

Elle avait pris courage.

Elle releva les yeux, le regarda bien en face.

— On croirait à quelque calcul honteux de ma part, à quelque secrète ambition, habilement conduit.

Il fit un geste de protestation.

— Il me semble que tout le bien que j'ai essayé de faire ici n'existerait plus...

— Qui douterait de vous ?

— Tout le monde.

— Alors, c'est par orgueil ? Voyez, Joanne, le monde pensera ce qu'il voudra.

— Le monde, oui... peut-être... mais vous, vous-même, vous ne croiriez pas à la sincérité de mon amour.

— Vous m'aimez donc ?

Elle hésita une seconde.

— Oui, dit elle tout à coup avec résolution.

Un cri de joie sortit des lèvres de Couchillo.

— Mais je tiens à mon estime et à la vôtre, continua-t-elle plus vivement. Et c'est pour cela que je ne serai pas votre femme... que je partirai... que je partirai tout de suite, car, maintenant, je ne puis rester auprès de vous.

Cuchillo était dans l'ivresse.

Elle l'aimait, elle l'aimait, lui, après l'avoir vu, après avoir vécu à ses côtés !

La réalité n'avait pas tué le rêve !

— Jeanne ! s'écria-t-il, je vous adore, et je crois à votre amour... Je connais votre âme désintéressée... Que je suis heureux !

— Laissez-moi, monsieur le marquis. J'aurais dû fuir sans vous revoir.

— Je comprends vos scrupules, poursuivit-il ; mais ils ne sont pas sérieux ! Vous êtes pauvre, vous êtes orpheline, vous êtes l'obligée du comte, dites vous ?

— Oui.

— Et l'on douterait de votre désintéressement ?...

— Oh ! ce n'est pas cela seulement, dit elle ; c'est vous, Paul, qui pourriez croire que je cède à l'appât d'un titre et d'une fortune.

— Sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, je crois en vous, Jeanne ! je vous aime... je sais ..

Il se reprit :

— Je sens que vous m'aimez ! Puis l'obligée, moi, ce n'est pas vous : c'est mon père, c'est moi, qui sommes vos obligés... Vous avez consolé un vieillard infirme et malheureux... vous m'avez ouvert les portes de cette maison... Je vous dois tout. Et, si vous consentez à être ma femme, c'est vous qui ferez le sacrifice, vous seule !

— Je ne vous comprends pas.

— Vous êtes jeune, je ne le suis plus. Vous êtes belle, vous êtes la pureté et l'honneur en personne... Vous m'apportez votre printemps... Moi, j'ai un passé terrible, affreux... devant lequel beaucoup de femmes reculeraient...

— C'est ce que m'a dit votre père, balbutia Mlle de Léon.

— C'est vous qui vous abaissez jusqu'à moi, c'est moi qui essaye de me relever jusqu'à vous. Ne me repoussez pas, ne me rejetez pas dans le désespoir et dans le mal. Vous pouvez me sauver, faire de moi un homme heureux et un homme bon. Achevez l'œuvre commencée.

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

VII

—Paul ! fit Mlle de Léon, comment se fait-il que vous m'aimiez tant ? Puis-je, dois-je vous croire ? Vous en avez aimé une autre avec passion... Vous l'aimiez encore... quand vous êtes revenu ici... Vous ne pouvez avoir cessé, ainsi, brusquement, de l'aimer...

—Quelle autre ? demanda Cuchillo avec une surprise sincère.

—Votre femme... la Mariquita.

—La Mariquita ! répéta Cuchillo.

Il resta une seconde silencieux.

—Eh bien, reprit-il, enfin, d'une voix lente et ferme, qu'y a-t-il de commun entre elle et vous ? Elle n'est plus, et fut-elle là, vivante, à côté de vous, entre vous deux, je n'hésiterais pas...

Jeanne se rapprocha de lui.

—Oui, je l'ai aimée, oui, je garderai son souvenir... mais, je vous le jure, Jeanne, ce que je ressens pour vous est si différent de ce que j'ai ressenti pour elle, si différent de ce que je lui garde encore, que vous n'avez pas à en être jalouse.

On voyait se soulever le corsage de la jeune fille.

—Je l'ai aimée... Je me trompe... J'ai cru l'aimer, car j'aime pour la première fois... Je ne suis pas mort de sa mort ; je ne pourrais vivre, si vous me repoussiez.

Il la brûlait du regard de ses yeux étincelants.

—Il n'y a donc entre nous qu'une question : M'aimiez-vous assez, pour oublier ce que j'ai été, pour me confier votre avenir et votre honneur, comme je vous confie les miens ?

—Oui, répondit elle.

Elle se pencha vers lui, les yeux humides et pourtant pleins d'une flamme ardente et généreuse.

—Oh ! oui, je vous aime assez, et depuis longtemps, bien longtemps, mais...

—Pas un mot de plus, Jeanne. Je suis à vous, soyez à moi ! Mlle de Léon ne pouvait plus résister.

Elle aurait eut la force de fuir, sans le voir, ou s'il ne l'avait pas aimée avec cette passion qui débordait en lui, et dont la sincérité et la violence eussent touché une femme même indifférente.

Mais, du moment où ces deux amours se rencontraient, ils devaient tout oublier pour se confondre.

—Ainsi, vous acceptez ! Ainsi tu consens à être ma femme, à recevoir mon nom, à me donner le bonheur ! s'écria-t-il en l'entourant de ses bras.

—Peut-être, dit elle avec élan. Mais ce n'est pas moi qui déciderai...

—Qui donc ?

—Annette... votre fille, Paul. Elle seule a le droit de m'autoriser à devenir sa mère.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

## VARIÉTÉS

Une bien jolie définition du premier jour de l'an.

« C'est le jour où un tas de pauvres donnent à un tas de mendiants.

\*\*\*

Chez un grand coiffeur de dames, boulevard Haussman :

—Oui, madame la comtesse de P... à de si beaux cheveux que je mets plus d'une heure à la coiffer.

—Mais, sont-ils bien à elle ?

—Ah ! je puis vous en répondre. C'est moi qui les lui ai vendus !

—Où va-t-il ? mon Dieu ! pensa t-elle ; cherche t-il ma sœur, me cherche-t-il ? Que le ciel nous protège et m'inspire ce que je dois faire à présent !

Pendant ce temps, Armand montait toujours. En quelques secondes, il fut arrivé au balcon, y cramponna ses bras, et d'un seul bond se trouva à côté d'Amaranthe.

La lune l'éclairait en plein ; il était d'une beauté statuaire et élégante, si rare à rencontrer, même dans l'Italie, le pays de la beauté.

Madame Dandolo en resta frappée ; elle s'expliqua la fascination exercée sur une jeune tête par un pareil homme. Il était si ému, si intimidé, qu'il n'osait pas même lever les yeux.

La comtesse oublia le danger qu'elle courait, elle oublia tout devant un sentiment inexplicable pour tout autre que pour elle ; au lieu de l'accuser, de s'éloigner de lui, elle lui dit d'une voix douce :

—Armand, pourquoi cette folie ? que faites-vous ici ? pourquoi n'êtes-vous pas parti ? pourquoi encore à Venise ? Vous voulez donc nous perdre ? vous voulez donc que je vous maudisse ?

—Mon Dieu ! disait le jeune homme dans une extase de béatitude, mon Dieu ! la voilà, c'est elle ! Je suis avec elle, seule dans cette belle Venise, je puis parler sans témoin : elle m'entendra enfin !

Amaranthe leva sur lui son beau regard.

—Encore ! dit-elle d'un ton de reproche.

—Toujours, Amaranthe, toujours : rien ne vous sauvera de moi, et rien ne me guérira de vous. Je vous aime comme je vis, comme j'existe ; mon amour pour vous est le seul sentiment de mon cœur.

« Prenez y garde, madame, car si vous changez cet amour en haine, vous ferez de moi un grand coupable ; je ne sais où je m'arrêterai.

Madame Dandolo le regardait d'un œil mélancolique, elle l'écoutait avec une souffrance visible, et cependant elle ne l'interrompait pas.

—Armand, vous le savez, dit elle enfin, un obstacle invincible nous sépare, vous sépare de ma sœur et de tout ce qui porte notre nom. Je suis dépositaire d'un secret terrible ; je sais sur les haines invincibles qui sont entre nous, des choses que vous ne savez pas vous-même et que vous ne saurez jamais.

—Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime, c'est que j'ai juré que vous m'appartiendriez ; c'est que mon père eût-il tué votre mère, votre père eût-il déshonoré la mienne, je ne vous en aimerais pas moins, au prix de ma vie, de mon salut éternel, vous obtenir malgré vous-même ! Voilà ce que je sais, ce que je veux entendre, madame. Le reste pour moi n'existe pas.

—Je n'ai ni la force ni la volonté de vous blâmer, et cependant je ne dois pas souffrir dans votre bouche un pareil langage ; mon devoir, un devoir plus sacré que vous le pensez encore, m'interdit de vous voir, m'interdit surtout des discours odieux. C'est la raison que vous écoutez, c'est votre cœur qui comprendra le mien.

—Vous vous abusez sur moi, sur le sentiment que vous

m'inspirez ; vous croyez me faire obéir à vos instances, me persuader, vous croyez que je serai pour vous un jouet et un enfant à conduire. Non, non, mille fois non.

« Vous perdre, vous tuer s'il le faut, ou vous enlever, vous emporter loin de tout, loin de ceux que vous m'avez préférés, loin de ce mari qui vous a volée à moi ! J'ai de la patience, j'en aurai beaucoup, j'en aurai longtemps peut-être, jusqu'à ce que je la perde entièrement, jusqu'à ce que toute espérance me soit enlevée.

« Alors ce sera entre nous une guerre dans laquelle vous succomberez : avec la force et la volonté, on ne peut être vaincu.

« D'effroyables malheurs tomberont sur votre tête, vous maudirez le jour où vous m'avez réduit à ce désespoir. Il ne sera plus temps !

— Ah ! quel insensé ! quel malheureux ! Pourquoi ces menaces ? pourquoi ces fureurs ? Elles ne vaincront ni mes résolutions, ni surtout la fatalité qui pèse sur nous. Je ne céderai point à ses paroles que vous croyez terribles et qui, pour moi, sont seulement douloureuses.

« Je ne vous crains pas, Armand. Votre bonheur est le plus cher de mes souhaits ; je sacrifierais pour vous tout ce qui n'appartient pas à mon mari et à mon devoir ; pourquoi cela ne vous suffit-il pas ?

— Vous ne me craignez point ? Cependant, ces menaces que vous raillez ont déjà porté leur fruit ; cependant, votre sœur, séduite par moi...

— Séduite ! est-il bien possible ?

— Le jour où je le voudrai, elle quittera tout, elle foulera sous ses pieds les obligations de son rang, de son sexe, elle sera ma maîtresse, mon esclave, si cela me convient. Mais elle n'est pour moi qu'un instrument, un levier pour arriver jusqu'à vous, jusqu'à ce cœur que j'envie et que rien ne peut toucher.

« Avant de vous frapper dans vous, je vous frapperai dans elle ; c'est une partie sensible, c'est la seule vulnérable peut-être.

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous, vous me faites horreur !

— Horreur, c'est possible : au moins ce ne sera pas ce sentiment tiède et flasque que vous m'offrez, que vous voulez me faire accepter comme un bienfait. Je me soumetts à tout plutôt qu'à l'indifférence, plutôt qu'à vous voir comme je vous vois en ce moment, triste, résignée, me supportant, ne m'interrompant point, par je ne sais quelle considération bien au-dessous d'un amour comme le mien.

— Si vous saviez ce que je souffre, mon Dieu !

— Vous souffrez, vous, la plus aimée des femmes ! vous, pour qui je voudrais pavé de diamants le lieu où vous marchez ! Vous souffrez, et vous souffrez par moi, mon Dieu ! Si vous le voulez, je serais si heureux ; vous seriez si heureuse aussi : vous me rendriez bon et calme, je me laisserais bercer par des paroles.

« Je vous aime tant !... Ce matin, n'avez-vous pas calmé ma fureur avec un mot ? Amaranthe, regardez-moi. Qu'exigez-vous, que puis-je faire pour obtenir un mot d'espoir, pour que vous me disiez seulement : plus tard je vous aimerai !...

— Jamais, Armand, je ne vous aimerai comme vous voulez que je vous aime...

— Ah ! vous me rendrez fou ! Je tuerais votre mari !...

— Mon mari ne serait pas au monde que je ne serais point à vous, Armand.

— Mais vous dites que vous m'aimez, et vous me jetez volontairement dans un précipice sans fond, où je vous entraînez ! Ayez

pitie de moi ! ayez pitié de vous, du comte, de la pauvre Aurore !

Et cet homme si dur si impitoyable, se jeta aux pieds de la comtesse et pleura ; il pleura ces larmes rares du désespoir, dont chacune tombe comme une goutte de sang arrachée des veines.

Amaranthe, par un mouvement involontaire, passa sa main sur ses cheveux ; il se releva rouge d'émotion et les yeux brillants à travers ses larmes.

— Inexplicable créature ! Est-ce de l'art, est-ce une infâme coquetterie ? Est-ce de la pitié ? Est-ce un rayon lointain d'espérance que vous faites luire sur ma tête ?

« Vous me tueriez, voyez-vous, avec des émotions semblables, si vous les répétiez souvent pour me rejeter ensuite loin de vous sans pitié, comme un joujou inutile.

Madame Dandolo ne répondit pas ; elle avait les yeux fixés sur un grand portrait en pied de la marquise de Sainte Môme, placé en face de son lit, et que les rayons de la lune éclairaient en plein. Des larmes tombaient sur ses joues, semblables à un collier de perle qui se défile.

C'était un caractère rare et précieux que le sien : pure et sans reproches, elle avait néanmoins cette indulgence sans bornes qui comprend, qui excuse.

Toute à l'impression du moment, elle oubliait même le péril qui la menaçait. Son mari pouvait revenir ; il était très probable qu'il reviendrait : quelle serait sa colère en la trouvant seule, à cette heure, avec cet homme qui devait être loin de Venise, et qui revenait sous un déguisement, lorsque tout dormait, pleurer à ses genoux ! Cette crainte lui arriva pourtant.

— Armand, dit-elle, mon mari peut entrer ici, et s'il vous voit, il me tuera.

— Il vous tuera, lorsque je suis là pour vous défendre, Amaranthe, cet homme que je terrasserais d'un geste, que je briserais d'une étroite ? Ne craignez pas : ayez donc confiance en cette force qui vous sauvera, en cet amour qui vous préservera de toute atteinte, si vous daigniez vous abandonner à lui.

Une circonstance futile porta au comble les terreurs de la comtesse. L'amiral Mocenigo, revenant de faire le tour du monde sur les galères de la République, lui avait apporté d'Amérique un ouistity de la plus petite espèce. Elle le tenait dans une cage dorée, entourée de ouate, et ses gentillesse l'amusaient infiniment.

Elle lui avait donné le nom de mademoiselle Camargo, la célèbre danseuse, à cause de sa vivacité et des bouds prodigieux auxquels il se livrait derrière ses barreaux.

Ordinairement, dès que le soleil disparaissait, il demandait à dormir. Cette nuit-là, sans motif, sans maladie, son agitation fut extrême. Il tres-saillait et criait au moindre bruit, il se réveillait sous ses coussins et se plaignait à fendre le cœur.

— Entendez-vous, entendez-vous ? ce singe qui m'aime, qui n'aime que moi au monde, il comprend, il devine un danger ; il sent que je vais être perdue, il m'avertit à sa manière. Armand, Armand, retirez-vous !

— Pas avant d'avoir obtenu ce que je désire, pas avant que vous m'ayez désigné le lieu de mon exil, et que vous m'ayez promis de m'en rappeler bientôt.

« Jugez si je vous aime, Amaranthe : vous possédez le secret de ma vie, m'avez-vous dit ; eh bien, je n'ai pas pensé à vous le demander. En cet instant suprême, je renoncerais à la jamais connaître, pour obtenir de vous un regard partant du cœur ; mon honneur, mes espérances en ce monde et dans l'autre, tout pour vous, et trop heureux si vous daigniez accepter.

—Armand, au nom du ciel, au nom de votre mère !... Avez-vous eu une mère, dites moi ?

—Hélas ! abandonné dès ma naissance, j'en sais à qui je dois le jour, je n'ai jamais eu que des affections mercenaires ou intéressées, je n'ai jamais été aimé que par des femmes qui me trompaient, et je n'ai jamais aimé que vous.

—Partez ! partez ! je vous en supplie.

—Vous reverrai-je ?

—Je ne sais, mais éloignez-vous.

—Non.

—Plus tard... je vous ferai prévoir, je saurai où vous êtes...

—Non.

—Mon Dieu ! il me semble que j'entends marcher, je me meurs !...

—Qu'importe ! il me trouvera là...

—Mais que voulez-vous donc pour partir ?

—La promesse de vous revoir.

—C'est impossible, on serait exposer notre vie à tous les deux !...

—Bah ! le voulez-vous ? Répondez : je me charge de ses conséquences.

—Oh ! je ne le puis, je ne le puis, répéta-t-elle en se tordant les bras.

—Alors, je reste, je ne vous quitte plus. Qu'est-ce que cela me fait à moi, pourvu que je vous voie ! Est-ce que je crains quelqu'un ou quelque chose ?

Une porte latérale, cachée dans la tapisserie, s'était ouverte pendant ce débat, sans que ni l'un ni l'autre s'en fussent aperçus. Un spectre blanc se plaça à côté d'eux sur le balcon et, saisissant la main d'Amaranthe, s'écria d'une voix brisée par la rage et par la jalousie :

—Nieriez-vous encore que vous l'aimiez, madame ?

—Ah ! ma sœur, je l'avais oubliée. Mon Dieu ! vous me punissez.

Aurore, après ces paroles jetées comme une menace, s'élança vers l'entrée principale de la chambre, qui donnait dans l'appartement du comte, qu'elle appelait à grands cris.

—Comte Dandolo ! comte Dandolo ! venez vous assurer si je vous ai trompé.

—Je vous l'avais dit, murmura la comtesse, vous m'avez perdue.

## VIII

Aussitôt qu'Aurore fut disparue, aussitôt que le cri de terreur de la comtesse se fit entendre, Armand se pencha sur le balcon :

—Stefano, dit-il vivement, écarte la gondole.

Stefano obéit.

—Maintenant, non pas adieu, madame, mais au revoir ! et bientôt.

Franchissant le balcon avec une force et une adresse incroyables, il se jeta dans le canal, heureusement profond en cet endroit.

Un mouvement mal calculé lui brisa la tête sur l'escalier ou sur les poteaux ; Amaranthe contint sa frayeur. Elle entendit tomber une masse, elle vit Carmenti avancer doucement vers un endroit où l'eau s'agitait : le jeune aventurier était sauvé sans doute.

La présence du comte conduit par Aurore, la força de rentrer cependant, avant d'être sûr qu'il ne courait aucun danger.

Les femmes ont presque toutes une puissance sur elles-mêmes, une présence d'esprit dans les moments difficiles, qui les sauve des mille événements de leur vie de cœur : elles savent comprimer les battements de leur sein, elles savent étouffer leurs regards, renfoncer leurs larmes, égayer leurs sourires, elles savent montrer un visage serein, avec le poignard dans la poitrine. Ce sont ou des martyres sublimes, ou de dangereuses sirènes.

Celles qui trouvent le courage nécessaire pour dominer ainsi les événements ont un avantage immense sur les timides ou les inconséquentes, elles épargnent à elles et à ceux qui les aiment bien des douleurs souvent échangées, j'en conviens, contre des regrets ; mais qui peut être heureux sur la terre ?

La comtesse trouva la force de courir au-devant d'Aurore, qu'Aurore entraîna après elle ; elle trouva même la force de se montrer calme et de lui demander froidement ce que signifiait ce tapage.

—Il est là, venez, disait Aurore, vous verrez si elle l'aime et pourquoi elle veut qu'il m'abandonne.

—Et qui est là, Aurore ? Êtes-vous folle, ou vous éveillez-vous ?

—Eh bien, eh bien, où est-il maintenant ? Qu'on le cherche, il ne peut être loin. Je l'ai vu, monsieur, je l'ai vu là, à cette place, à ses genoux ; je l'ai vu, monsieur, je l'ai entendu lui jurer un amour éternel, lui dire qu'il mourrait pour elle, qu'il voulait la revoir, qu'il la reverrait, et que sais-je encore ? toutes les paroles d'amour qu'il m'a répétées, à moi, si souvent ; mais il ne pleurerait pas !

—N'écoutez pas ma pauvre sœur, monsieur, reprit la comtesse en s'armant de courage ; ne voyez-vous pas qu'elle rêve encore ?

Dandolo promenait un œil inquisiteur sur toute la chambre, avant de répondre à sa femme. Il entra, le poignard à la main, dans le corridor qu'avait traversé la jeune fille et qui conduisait à son appartement : il n'y trouva personne.

Il ouvrit les cabinets de la comtesse ; ils étaient vides ! Enfin, se penchant au balcon, il avisa Stefano, dans sa gondole, toujours à sa même place d'observation, et lui cria d'une voix qui tremblait un peu :

—N'as-tu rien vu, Carmenti ?

—Rien, monseigneur, et mes paupières ne se sont pas closes une minute.

Amaranthe regardait d'un œil froid : la présence d'esprit qui était revenue ; elle suivait les mouvements de son mari et de sa sœur.

Le comte se rapprochait d'elle insensiblement.

—Vous vous êtes trompée, ma sœur ; il n'y avait personne : c'est encore une de vos visions.

—Trompée !... Mais je l'ai vu, je l'ai entendu ; j'en suis sûre. Et tenez ! à qui ce bout de ruban avec la médaille des gondoliers ? Est-il à madame votre femme ou à moi ?

—A Stefano, sans doute, qui l'aura lancé en se jouant.

La comtesse souffrait trop de ces mensonges ; elle prit un noble parti.

—Non, monsieur ; non, mon ami : Aurore vous dit la vérité. Armand était tout à l'heure sur ce balcon, en gondolier, et cette médaille lui appartient.

—Quoi ! madame, vous osez !...

—J'ose être franche ; oui, monsieur, j'ose avouer ce que j'ai osé faire, bien que je ne l'aie pas prémédité, parce que ma conscience est pure et que je puis toujours vous regarder en face.

—Et par où est-il entré, ce démon ?

—Par là,

Et elle montrait le balcon.

—Par où est-il sorti ?

—Par là.

Et elle montra le balcon du nouveau.

—Cela est impossible !

—Oh ! vous ne le connaissez pas, répliqua-t-elle avec une sorte d'orgueil.

Peut-être y avait-il une vengeance féminine dans ces mots, un désir de punir son mari des soupçons que chaque circonstance rappelait.

Le comte se sentait le cœur déchiré en mille pièces. Sa raison, ses souvenirs, son amour lui commandaient une confiance que la vérité ne justifiait pas ; sa jalousie murmurait, son amour-propre se révoltait aussi. Anaranthe vit sa souffrance et lui tendit la main.

—Croyez, croyez, An-drea, lui dit-elle, et le bonheur reviendra près de nous.

Il secoua la tête.

—Il reviendra, mon ami. Ne me connaissez-vous plus ? Me supposez-vous parjure ! Ai-je mérité une accusation aussi infâme ? Plongez votre regard dans mon cœur : serai-je aussi tranquille si je vous trompais ?

L'accent de la vérité est inimitable, il est persuasif, je l'ai dit souvent ; pour la vingtième fois depuis la veille, An-drea revint à elle. Elle le serra dans ses bras avec une tendresse et une reconnaissance sans bornes.

—Meroi, mon ami, lui dit-elle, meroi, je vous rendrai cela en amour.

—Le pauvre homme ! murmura Aurore avec un sourire de dédain. Il ne lui demanda même pas ce que cet homme faisait ici !

—Mon ami, reprit la comtesse en regardant son mari, j'ai une tâche à remplir, celle de diriger cette vie pleine d'écueils, celle de préserver un secret dont la découverte amènerait des malheurs incalculables pour notre maison. Pour cette tâche, j'ai promis de tout faire, de tout souffrir, de tout supporter sans me plaindre, de me laisser accuser même par vous, et de me taire même en face de la torture.

« Je tiendrai mon serment quoi qu'il arrive. Je protégerai M. de Nareil, je le couvrirai d'une sollicitude inquiète et continue, je serai pour lui une amie tendre, dévouée. Loin de le châtier de ce que vous appelez son insolent amour, je l'amènerai par le raisonnement à des sentiments plus calmes et meilleurs, conformes à la position que nous devons conserver vis à vis l'un de l'autre.

Voilà de nouveau, mon ami, et cette fois-ci pour la dernière, l'explication que je puis vous donner de ma conduite. A l'avenir, je serai muette et je ne me défendrai plus, si l'affection que vous me portez n'est plus assez forte pour que vous me défendiez vous-même !

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

Après une messe de mariage où il y avait foule, on se dirige vers la sacristie. Et comme on n'avancait que fort lentement :

—Si cela continue, dit le garçon d'honneur, nous arriverons après le baptême !

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsoy ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtres de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — L. Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,  
Boîte 1986 475 Rue Craig, Montréal.